

La thésaurisation et la parabole des talents

Il y a plusieurs usages de la richesse. On peut la dépenser pour se procurer dans le commerce des biens utiles ou agréables. On peut aussi en faire un outil de production en l'investissant dans une entreprise industrielle, artisanale... Et on peut enfin la garder, la thésauriser, c'est-à-dire la conserver à titre d'épargne.

La parabole des talents (Mat. 25,15ss) distingue très clairement la thésaurisation pour la thésaurisation de l'utilisation de l'argent en tant que valeur d'échange.

Dans cette parabole, les deux premiers serviteurs mettent en circulation les talents qu'ils ont reçus. Certes, en fin de compte(s), si j'ose dire, ils récupèrent de nouveaux talents, en quantité double ; mais ce sur quoi il faut insister, c'est sur le fait qu'entre-temps, ils font commerce de ces talents. Ils utilisent leur 'valeur d'échange' et aussi leur 'valeur sociale'. En revanche, le troisième serviteur, lui, n'en fait rien. Il thésaurise le talent qu'il a reçu en l'enfouissant dans la terre. On retrouve le sens du secret. Et, à la différence des deux premiers serviteurs, il est vertement blâmé par son maître.

Ce qui caractérise les deux premiers serviteurs, c'est que, en mettant leurs talents dans le commerce ou en les investissant dans les entreprises, ils prennent un risque : le risque de perdre leurs talents. Utiliser son argent, c'est prendre le risque de ne plus en avoir. Au contraire, le troisième serviteur, en gardant son talent sous forme liquide, se refuse à prendre tout risque. Le fait de garder sa richesse sous forme liquide manifeste à la fois un refus d'en jouir et un refus de prendre des risques.

Les deux premiers serviteurs, en mettant leurs talents dans le commerce, leur donne une valeur de flux.. Ils font fructifier leur argent de la même manière qu'une équipe de rugby parvient à marquer un but, c'est-à-dire en faisant passer le ballon , ou l'argent, de main en main, en se faisant 'la passe'. L'argent peut effectivement prendre de plus en plus de valeur grâce à sa valeur d'échange (mais ce n'est pas toujours le cas). En revanche, le troisième serviteur refuse de prendre le risque de l'investir dans des entreprises incertaines. Il refuse l'aléatoire de la vie.

Pour l'auteur de la parabole, ce serviteur représente le judaïsme qui veut conserver intact et intègre le trésor qu'il a reçu de Dieu et qui ne souhaite pas qu'il soit

mélangé au monde profane. En revanche, les deux premiers serviteurs représentent l'Église primitive et spécialement les disciples de Saint Paul qui ont pris le risque de prêcher l'Évangile au sein du monde des païens au risque de 'paganiser' et de 'dévaluer' ce trésor en le mettant entre les mains des incirconcis. De fait, les talents qu'ils ont en fin de parcours et qu'ils présentent au maître ne sont pas les mêmes que ceux qui leur avaient été remis au départ par ce maître. Même s'ils ont été multipliés par deux, ce sont des talents profanes. Ils ne sont pas kascher puisqu'ils sont passés par des mains païennes. De fait, l'Église primitive, en accueillant les païens à la table sainte, a multiplié le nombre de ses membres, mais, parallèlement, elle a paganisé le trésor du judaïsme, puisqu'elle n'a pas conservé ses règles de pureté rituelle (obligations de la circoncision, du respect du sabbat et d'une alimentation kascher). Le christianisme est de fait une paganisation, certains diront une dévaluation, du judaïsme.

La parabole des talents a fait la joie des entrepreneurs et des banquiers protestants du XVIème siècle parce qu'ils y voyaient une justification du capitalisme (le désir de multiplier les talents qu'ils avaient reçus) et aussi un encouragement à faire prospérer leurs affaires en commerçant avec les païens des Amériques et de Java, alors que les catholiques thésaurisaient sans risque leur patrimoine et n'acceptaient de commercer qu'avec leurs coreligionnaires.

Mais nous voudrions insister sur un point qui, reconnaissons-le, risque de surprendre. On comprend généralement la parabole des talents comme un éloge de l'esprit de confiance. C'est cet esprit de confiance qui, dit-on, aurait animé les deux premiers serviteurs et aurait permis leur enrichissement. Mais je voudrais relativiser la place et la portée de cet esprit de confiance, bien qu'il soit devenu l'article fondamental du Credo des financiers, des entrepreneurs et des protestants. *Il ne faut pas en effet confondre l'esprit de confiance avec le fait d'accepter de prendre des risques.* Ce qui caractérise en fait les deux premiers serviteurs, ce n'est pas la confiance, c'est le fait qu'ils acceptent de prendre des risques en dépensant leur argent dans le commerce et en l'investissant dans des entreprises dont il n'est pas certain qu'elles prospèrent.

La confiance, c'est l'attitude d'esprit qui escompte un accroissement et une réévaluation de la richesse dans l'avenir, c'est l'attitude de celui qui se demande 'Comment puis-je m'enrichir?'. En revanche, la prise de risque caractérise l'attitude de

celui qui se demande ‘Que vais-je faire aujourd’hui de mon argent ?’ et qui accepte la dévaluation de son capital. De fait, les deux premiers serviteurs ont accepté de prendre le risque d’une dévaluation du trésor du message du Christ en le remettant aux païens. Ce qui compte pour eux, c’est d’utiliser réellement leurs talents. Ils considèrent que leurs talents leur ont été donnés, vraiment donnés, et non pas seulement prêtés par leur maître. Et de fait, le maître ne leur demandera pas d’en rendre compte, mais plutôt d’en ‘rendre conte’, c’est-à-dire de raconter ce qu’ils en ont fait¹. Ils peuvent utiliser leurs talents sans être subjugués et obnubilés par ce qu’ils deviendront demain. Ils peuvent et peut-être même doivent les dépenser en les ‘incarnant’ dans le monde et en utilisant leur valeur d’échange et leur valeur sociale de flux. L’accroissement tardif et inespéré de leur compte en banque n’est qu’une récompense inattendue pour la dépense qu’ils ont accepté de faire de leurs talents.

Notre parabole n’est donc pas une apologie de la recherche de l’accroissement du capital ni de l’esprit de confiance qui serait la condition de la mise en œuvre de cette quête. La crise actuelle permet d’ailleurs de relativiser l’effet positif de cet esprit de confiance. Si nous connaissons aujourd’hui une grave crise économique, c’est parce que les banques (cf. la crise des subprimes) ont cru que le marché de l’immobilier continuerait à monter et qu’elles pourraient ainsi revendre avec profit les appartements saisis pour défaut de paiement. C’est aussi parce que les investisseurs pensaient que la croissance continuerait et qu’ils pouvaient continuer à exiger des taux d’intérêt égaux ou supérieurs à 15% pour les sommes qu’ils investissaient. C’est aussi parce que Madoff pensait pouvoir continuer indéfiniment faire prospérer son affaire en ayant ‘confiance’ qu’il pourrait toujours trouver de nouveaux investisseurs pour lui permettre de rembourser ses dettes. Ainsi, c’est un excès de confiance qui est à l’origine de la crise d’aujourd’hui.

Alain Houziaux

¹ Nous suivons là la lecture de la parabole des talents par Marie Balmay dans *La divine origine*